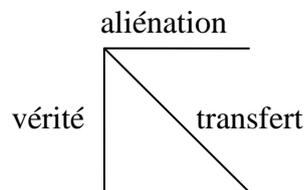


René Lew,
le 30 avril 2013,
pour la conférence
à l'École Freud-Lacan de La Plata.
(le 4 mai 2013)

Il n'y a pas de transfert du transfert

On ne peut parler du transfert que jouxtant la vérité et l'aliénation.



Je dirai que le transfert met en jeu dans la cure l'aliénation d'avant, justement en y jouant de vérité au profit de la séparation. Mais vérités et aliénations sont plurielles. Je redonne pour chacune la façon qu'a Lacan d'en parler.

La vérité de la parole, soutenant le Je du narcissisme primordial, est productrice des autres modes de vérité : celle standard (et scientifique), de cohérence ou d'adéquation aux choses (comme alors données), celle fictive des illusions de certitude, ou encore celle réelle que le terme d'« accointance » avec les choses (Russell) spécifie assez bien.

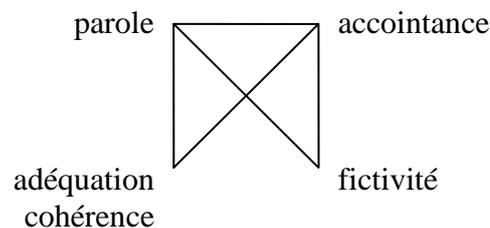
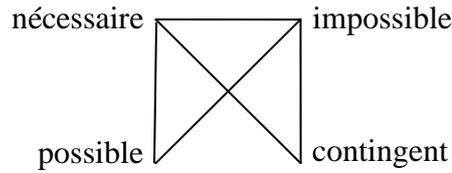


Schéma des vérités

L'aliénation (Lacan en parle toujours au singulier) implique un rapport de l'Un à l'Autre, bien décrit en paire ordonnée : $(Un \rightarrow (Un \rightarrow A))$. Elle se distribue aussi modalement (car le carré de la vérité est un carré modal)

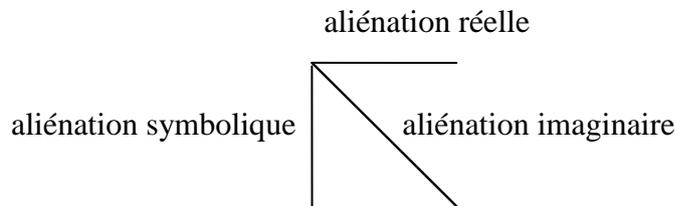


selon les divers abords qu'en donne Lacan :

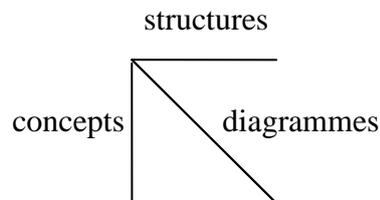
— aliénation symbolique du séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, spécifiant l'engendrement signifiant : $(S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2))$;

— aliénation réelle du séminaire *La logique du fantasme*, définie par l'incommensurabilité de l'Un et de l'objet a : $(Un \rightarrow (Un \rightarrow a))$;

— aliénation imaginaire de « Le stade du miroir », spécifiant la spécularité du sujet dans son rapport à la castration de l'Autre : $(S(A) \rightarrow (S(A) \rightarrow i(a)))$.



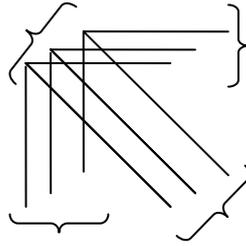
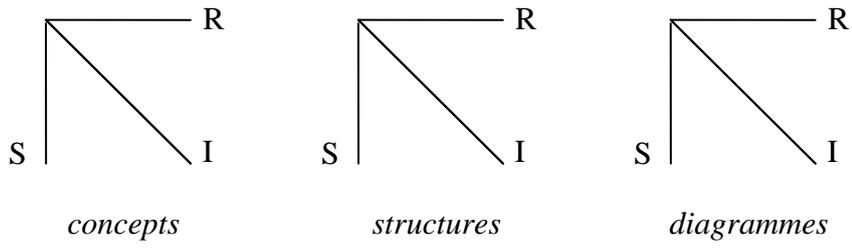
De la même façon les transferts sont pluriels. Ils mettent en œuvre des schématises se développant sur les trois mêmes axes. Je veux souligner ici ce terme de schématisisme. Il conjoint (1) un « niveau » de schèmes conceptuels, (2) l'agencement de ceux-ci en une structure schématique qui donne la morphologie d'ensemble de ces concepts dans leurs relations mutuelles, et (3) la figuration diagrammatique de cette structure.



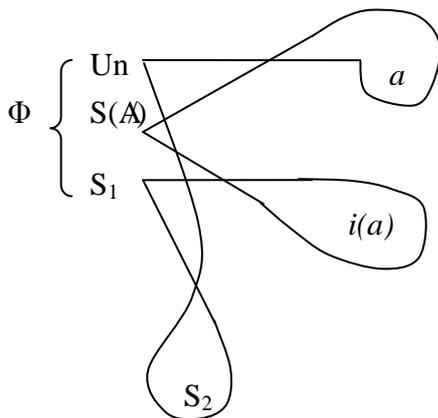
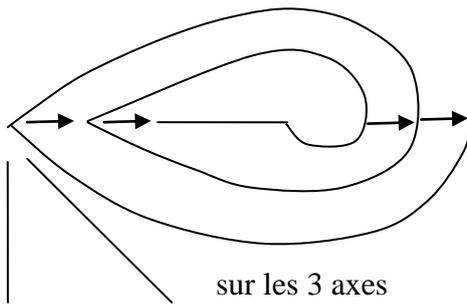
Chacun de ces axes peut aussi— comme y invite l'homogénéité des composants réel, imaginaire, symbolique du nœud borroméen — se détripler



de façon qu'on ait trois modes de la conceptualisation, de la structuration et de la figuration qui se « nivellent » parallèlement :

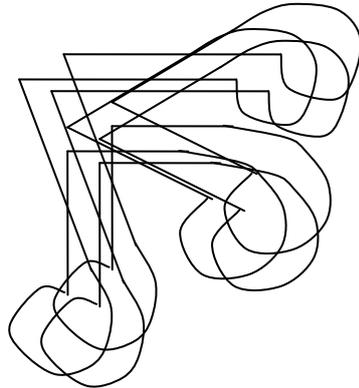


selon des modes de décalage (*Entstellung*) que je ne reprends ici que schématiquement¹ :

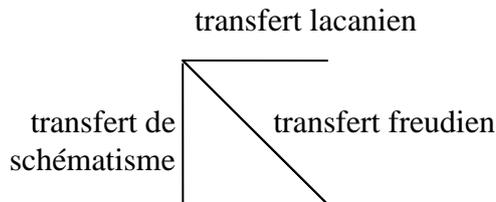


¹ Cf. R.L., « Schématisation de la structure en psychanalyse », in *Estrutura e Psicanálise*, colloque de l'UERJ, *Structure et psychanalyse* (2008), Rio de Janeiro, Cia de Freud, 2012.

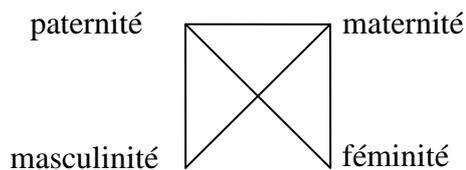
soit :



Mais je n'utiliserai pas une telle (relative) complexité. Je m'en tiendrai aux trois axes.



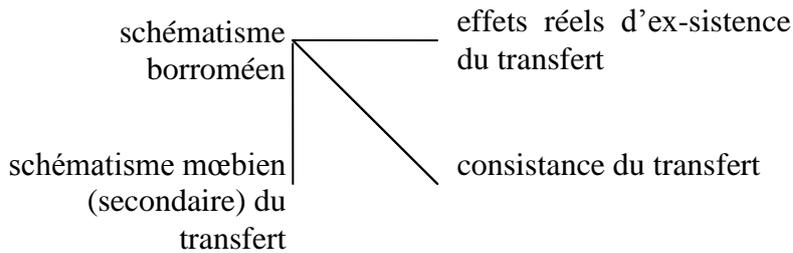
Freud parle du transfert comme la superposition à (l'image de) l'analyste de figures pour l'essentiel œdipiennes du passé infantile du sujet.



Lacan parle du transfert comme la reprise dans la cure d'une structure (d'un mode de structuration du sujet) valant déjà à l'extérieur de la cure.

Pour ma part je considère que le transfert est — sans contradiction avec les deux précédents modes d'abord du transfert — l'adaptation (non sans torsion) et la confrontation (non sans dépassement dialectique) des modes de schématisation en jeu dans la cure, et d'abord de celui avec lequel l'analysant aborde son discours (c'est la plainte, le symptôme, la demande...) et de celui avec lequel l'analyste conçoit l'acte psychanalytique (c'est la « direction » de la cure).

Je dirai tout de suite, pour y revenir ensuite, que cette dialectique (suppression → (conservation → dépassement)) du transfert n'implique aucun réel en soi, mais toujours sa borroméanisation, homogénéisant les abords hétérogènes que j'en donne.



1. Le réel du transfert

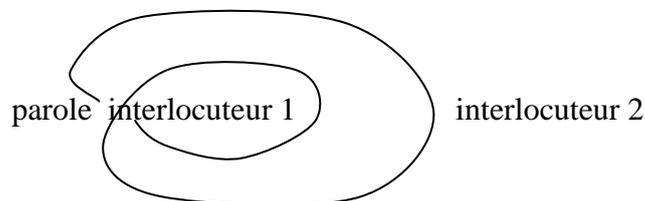
Ce réel du transfert n'est pas extra-transférentiel. Il est attendant à la parole : entrer en analyse et terminer une cure analytique (venir à y parler et cesser) n'est pas sans effet réel. Cela se voit très souvent dans les organisations familiales (mariage, divorce, etc.).

2. L'imaginaire du transfert

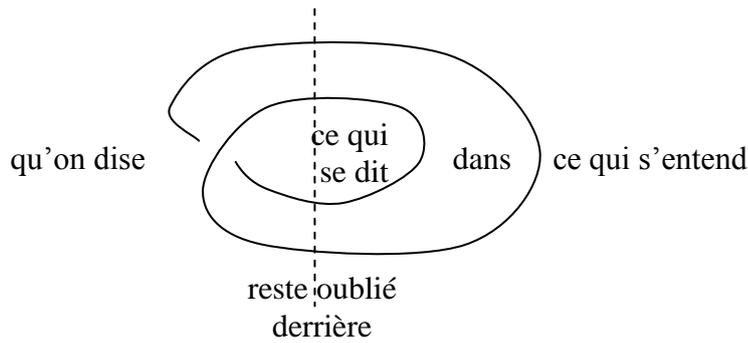
Cet imaginaire est le mode par lequel le transfert se figure tant chez l'analysant que chez l'analyste. Pour l'analysant — seule exemplification que j'en donne —, ce peut être la « dépendance » à l'égard de l'analyste. C'est croire que l'on ne saurait vivre sans l'analyse ou au contraire qu'il faille s'en défaire au plus vite. Du côté de l'analyste, c'est le mode de compréhension du point d'avancée de l'organisation structurale du patient *selon ce que l'analyste en conçoit*. Il va de soi que cette conception peut être tout à fait illusoire et aussi projective de la part de l'analyste.

3. Le symbolique du transfert

La structure mœbienne de l'interlocution (comme Émile Benveniste en parle) associe en les différenciant les deux versants de la parole (unaire) circulant entre les deux interlocuteurs qui la prennent à tour de rôle en disant pareillement « je, ici, maintenant, ceci... ».

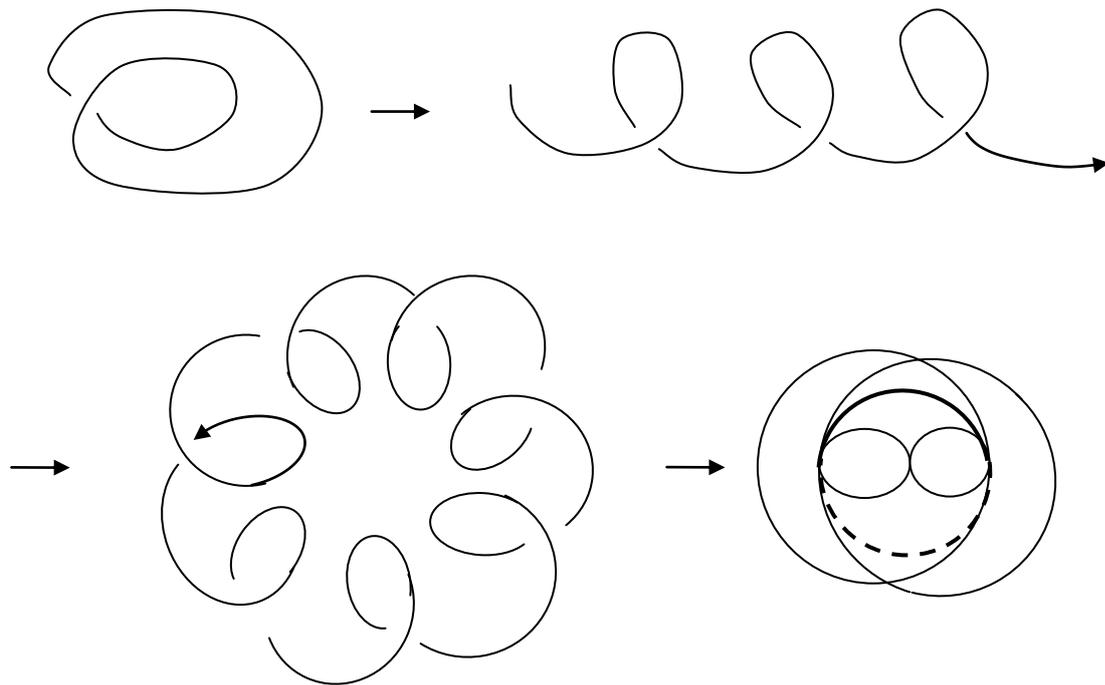


Mais cette parole échappe dans le discours tenu. C'est ce que Lacan note en disant « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend »,

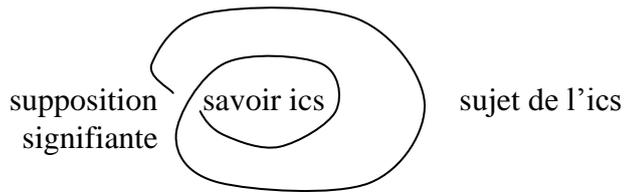


qui implique à la fois la réversion de ce qui se dit à ce qui s'entend et l'unicité, dans cette réversion et comme telle, de la parole comme seule énonciative. Je spécifie ainsi la parole comme étant toute fonction d'échange et pas uniquement verbalisation.

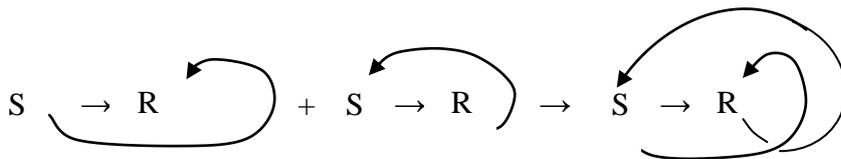
Dans le transfert analysant et analysé sont de plain-pied du fait de la réversion de la parole entre eux. C'est dire que l'analysé — à sa façon — est tenu de parler lui aussi — et, si ce n'est dans la cure, à l'extérieur aussi. C'est là une façon d'ouvrir la circularité mœbienne de la parole sur la production d'un « nouveau » (porteur de signifiante) à chaque instant.



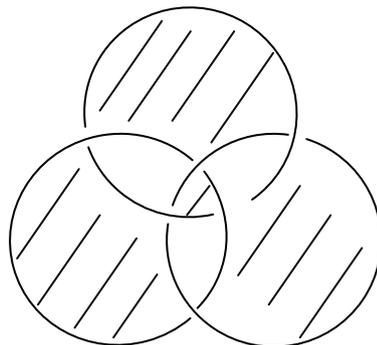
De là la structure torique du sujet supposé savoir circulant entre analysé et analysant dans le transfert.



Je parle donc là d'un réel du symbolique comme tel et d'une constitution (nominaliste) symbolique du réel plus que de la symbolisation (souvent par trop imaginaire) du réel. Mais l'une n'existe pas sans l'autre.

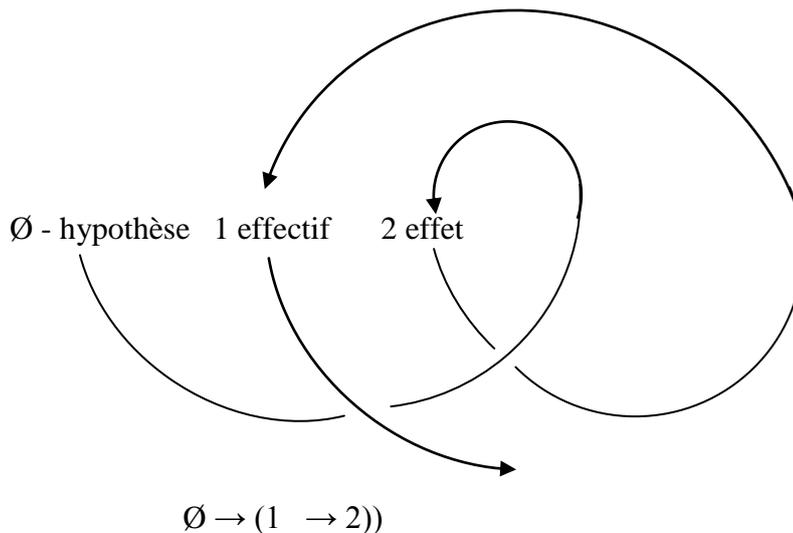


Plus avant, c'est de la continuité (spécifiée par la surface d'empan unique, mais doublée de son duplicat) entre réel, symbolique, imaginaire qu'il s'agit.



Dans cet ensemble, c'est d'abord de production et d'induction d'un surnuméraire (objet *a*, plus-de-jour, survaleur) qu'il s'agit. Avec un tel en-plus, ce qui n'était pas se répète autrement que cela pouvait être supposé. Lacan est clair : « c'est de ce qui n'était pas que ce qui se répète procède »². Ainsi la lettre, et de là le signifiant, procède littoralement d'« aucune trace qui soit d'avant ». C'est dans l'acte même, dans l'opération fonctionnelle que se suscite récursivement ce qui n'existe que toujours en plus et décalé (*entstellt*) de l'hypothétique de départ (de l'absence de quelque cause patente que ce fût).

² J. Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 43.



Rien n'est effectif que procédant des effets d'un hypothétique de départ. Dit autrement les effets de signifié d'un signifiant procèdent de la signifiante comme uniquement fiduciaire :

$$(S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2)),$$

$$(S_1 \rightarrow (S_2 \rightarrow s)).$$

Parmi ces effets de signifié, je retiens (1) la signification, portée par l'objet a en psychanalyse, comme signification du phallus :

$$(\Phi \rightarrow (\Phi \rightarrow a)) ;$$

(2) le sens comme organisé par la relation signifiante :

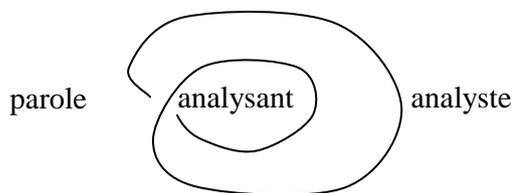
$$(S_1 \rightarrow (S_2 \rightarrow \text{sens})) ;$$

(3) la position du sujet comme « signifié de la pure relation signifiante »³ :

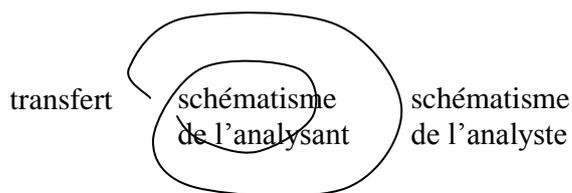
$$(S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow \mathfrak{S})).$$

*

Je commenterai maintenant l'article de *The International Journal of Psycho-Analysis* (1969, vol. 50, part. 1) sur cette base d'une confrontation-adaptation (mœbienne) des schématismes de l'analysant et de l'analyste.



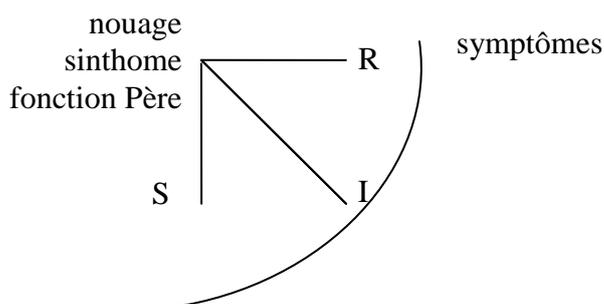
³ J. Lacan, *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 580.



Cela souligne bien que la résistance est celle de l'analyste qui ne peut s'adapter au schématisme de l'analysant (pour le laisser (ou l'amener à) parler).

Je ne défendrai pas l'idée⁴ d'un savoir sans sujet. Pour moi le savoir inconscient nécessite un sujet. Mais, à la fois, ce ne peut être un sujet de la conscience ni un contenu ontologique (et prédicatif) du savoir. Le sujet que le savoir inconscient nécessite est un sujet de la parole. Et quand celle-ci implique un réel (et, au fur et à mesure de son développement, un réel toujours suscité à neuf), ce réel (*das Reale*) ne peut être confondu ni avec la *Wirklichkeit* (l'effectivité standard) ni avec la réalité psychique (*die Realität*), même si les liens du réel à l'ensemble R.S.I. (réel, symbolique, imaginaire) constitutif de la réalité sont patents de façon borroméenne. C'est parce que la parole est littorale (*poussant (drängend)* les fonctions, au premier rang desquelles la pulsion elle-même, à leur objectalisation extensionnelle) que le transfert est asphérique. Le transfert opère assurément dans l'entre-deux de la parole. Et cette parole n'est pas la verbalisation de *quelqu'un* (quelque un), mais l'échange signifiant lui-même. Le sujet de la parole n'est pas quelqu'un — et ne s'actualise dans aucune réalité, quelle que soit l'authentification toute essentialiste qu'on veut reconnaître dans une telle évidence de la réalité —, mais le sujet de la parole est la métaphore supportant la substitution inhérente à tout échange. La structure d'échange est seule à en impliquer un « usage » des choses, une réalité ainsi mise en place comme valeur accessible quand la *fonction* de l'échange reste inaccessible.⁵

Lacan spécifie la réalité psychique comme celle du nœud borroméen, dont le nouage est le fait du Nom-du-Père, de la fonction Père, dis-je plus exactement.



« Il n'y a pas de transfert du transfert » signifie que le transfert ne passe pas dans la réalité. Ce ne sont pas non plus des éléments imaginaires de la réalité effective qui jouent dans le transfert, mais une confrontation de schématismes (concepts, agencements, figurations). En

⁴ Idée fréquente à l'époque : voir Althusser, jusqu'à « l'interpellation en sujet » d' « Idéologie et appareils idéologiques d'état », *La Pensée*, repris dans *Positions*, Éd. Sociales.

⁵ R.L., « Identité de structure entre le schématisme de Marx et celui de Freud », *Marx-Lacan*, érès, 2013.

s'appuyant sur Anna Freud, les deux Californiens, qui ont signé cet exposé, suscitent leur contradiction par Lacan : il propose ainsi de

— passer d'une attitude réelle du patient à l'égard de l'analyste, à une transformation du rapport au réel ;

— traiter la névrose de transfert comme celle de l'analyste ;

— considérer la dite réduction du transfert à son « état ou statut de vérité » (*its true status*) comme la mise en jeu de la parole et non comme la visée idéalisme réaliste d'un « état de fait ». Avec la signifiante il n'y a pas d'état de fait, ni d'état de chose, ni d'événement en soi (mais *das Geschehen* de Freud est l'événementialité psychique).

Au fond aborder la réalité sous cet angle de l'évidence, c'est méconnaître sciemment le fondement de récursivité de la signifiante qui ne peut s'assurer que de l'exercice signifiant en lui-même. Le schématisme de la parole est celui de la récursivité et mieux vaut que l'analyste en soit informé pour en « informer » (formater, dirait-on) son schématisme propre. L'enjeu n'est pas celui d'une réalité entre des personnes, mais celui de la logique opérant entre des schématismes, récursifs dans le meilleur des cas. Nos deux Californiens vont très loin dans leur approche. Je cite (en traduisant) leur « proposition basale » (comme ils disent) :

« Pour faciliter la pleine efflorescence et la résolution terminale des réactions transférentielles du patient, il est essentiel dans tous les cas de reconnaître, comprendre, clarifier, différencier et même de nourrir les réactions non-transférentielles ou relativement libérées du transfert entre patient et analyste. La technique de l'« uniquement analyser » (*only analysing*) ou de l'« uniquement interpréter » les phénomènes transférentiels peut entraver le développement et la clarification de la névrose de transfert et agir comme un obstacle vis-à-vis de la maturation de réactions libérées du transfert ou « réelles » de la part du patient. »

Le principe en est simple : c'est le transfert du transfert sur la réalité (et vice versa) qui est promu comme « essentiel », *i. e.* incontournable. Or la récursivité de la signifiante implique que le transfert spécifie à chaque fois un réel neuf, renouvelé par le renouvellement signifiant comme jamais donné en soi (ni le réel ni le signifiant) du fait de la récursivité de la signifiante :

$(S_1 \rightarrow (S_2 \rightarrow S_2'))$,
(transfert \rightarrow (transfert \rightarrow réel)).

« Après tout, le principe actif de l'alliance opérant [dans la cure] est à trouver dans la relation « réelle » [les guillemets sont des auteurs] et non transférentielle entre patient et analyste. » Pour eux, « des procédures anti-analytiques [ce qui n'est pas dans leur conception le cas de leur transfert du transfert] sont celles qui bloquent ou réduisent les capacités du patient à l'*insight* et à la compréhension. [...] ne sont analysables que les patients [névrosés, *border-line*, ou psychotiques] qui ont aussi bien des relations non transférentielles ». Je me demande jusqu'où une relation qu'on pourrait dire réelle (au sens de Lacan) pourrait aller en cas de psychose ? Serait-ce s'inclure dans le délire ? (Il est fréquent en effet que l'analyste devienne le persécuteur.)

Mais la question du « réel » dans la cure est plus dialectique qu'il n'y paraît de prime abord. Il s'agit bien sûr de tout ce qui touche à l'analyste comme personne particulière, mais d'abord de son jugement et de sa façon d'intervenir dans la séance. Au total, je dirai que c'est le schématisme qu'il prône (et mieux vaut qu'il soit explicite) qui opère dans la conjonction avec la position (aussi schématisable) de l'analysant. Je cite :

« Le rôle de la relation « réelle » dans le traitement psychanalytique est souvent déterminé par la sensibilité de l'analyste ou son aveuglement à l'égard des effets produits [...] Toute chose que nous faisons ou disons, ou ne faisons pas ni ne disons, chaque détail de notre environnement, du décor du bureau aux magazines de la salle d'attente, la manière d'ouvrir la

porte et de saluer nos patients, de faire des interprétations, de garder le silence, de clore l'heure, tout cela et bien plus révèle quelque chose de nos « *self* » [*selves*] réels, bien au-delà de notre *self* professionnel. »

Et c'est heureux. C'est ce que j'appelle analyser avec tout ce qui détermine l'analyste dans sa pratique, mais sans artifice ni posture. L'analyste doit être « naturel », tel qu'il s'est confectionné dans sa propre cure. Il est sûr qu'une analyse se passe entre êtres humains et que seules la place et l'expérience *bien sentie* de l'analyste lui accorde les prérogatives qui sont les siennes dans la cure, selon le schématisme qu'il met en place en pratique. Selon tel schématisme, l'on a affaire à tel mode de l'analyse. On ne peut faire semblant d'être analyste, même selon ce qui convient d'après tel ou tel standard. Mais je ne saurais aller jusqu'à dire que « l'analyste est un thérapeute qui tend à éviter tout accroissement de douleur au patient et son instrument plus opératoire est de donner de l'*insight*, administré à doses convenables au patient ». Et ce n'est pas une question de personnalité, mais de choix.

Il n'y a pas de transfert du transfert dans le réel ni de transfert du réel dans le transfert, car le transfert ne s'organise que depuis l'unarité et la récursivité signifiantes. À s'organiser du signifiant (*via* la parole et dans l'échange discursif des schématismes) le transfert est lui-même unaire et réversif, nullement fondé sur autre chose que sur l'évidement de la signifiante. En ce sens il participe de la vérité de la parole qui l'organise et de l'aliénation dont il aide à se séparer. Car la « séparation », au sens de Lacan, n'est que la prise en compte subjective de la récursivité signifiante.